

Atelier d'écriture au Conservatoire de Verviers

Autrices et auteurs

Anne-Marie
Michaël
Jeanine
Camille
Vincent
Evelyne
Pascale

Accueil :

Que dire de l'écriture *Quenienne* ?

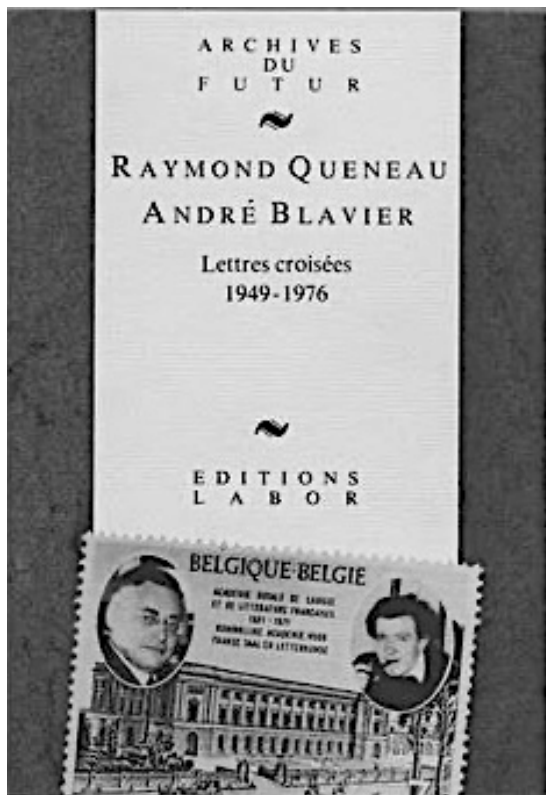
Peut-être que...

...la langue mélange les genres : des mots d'argots aussi gouteux que des spécialités culinaires locales fricotent avec le langage chatié et normé du style académique.

...les répétitions de syllabes ou de mots sont appréciés : *oui du bout des douas, du bout des douas* (dans le poème *Maigrir*)

...l'orthographe y est tout aussi créative, la norme normative se craquèle, ouvre sur une autre façon de dire. C'est drôle et/ou dramatique, ça dépend aurait pu dire Queneau.

Et peut-être aussi que cette langue se situe aussi en filiation à la philosophie patatonicienne chère à André Blavier, ancien bibliothécaire de Verviers et ami de Raymond Queneau tout autant.



Verviers : le Fonds Queneau survivra-t-il au départ de son « père », André Blavier ?

Verviers est considérée comme la capitale mondiale de la science quenienne. Une masse considérable de documents traitant de Raymond Queneau y a été rassemblée. On y trouve ainsi les œuvres complètes de l'écrivain français, quelque cinq cents livres qui lui sont consacrés, 40.000 à 50.000 articles et coupures de presse, des manuscrits et notes de travail de Queneau (au total environ 40.000 feuillets photocopiés), 200 dessins et gouaches signés de sa main, des enregistrements, des disques et surtout un fichier comprenant plusieurs centaines de milliers de fiches.

Ce titre de temple de la science quenienne, que lui envie une métropole culturelle aussi importante que Paris, la petite ville des bords de Vesdre le doit à son bibliothécaire, André Blavier, qu'une longue amitié lia, depuis 1949, à l'auteur des *Exercices de style* et de *Zazie dans le métro*.

A la mort de Raymond Queneau, en 1976, son fils Jean-Marie fit don des archives de son père à Blavier et celui-ci les céda, à son tour, à la ville de Verviers.

Grâce à ce Fonds Queneau, l'ex-cité lainière est connue dans les milieux littéraires du monde entier. On y vient de tous les coins de la planète pour y consulter l'immense documentation relative au romancier, poète, essayiste, cinéaste, mathématicien et pataphysicien français. Tous les deux ans, Verviers accueille un « Colloque Queneau » qui attire de doctes spécialistes américains, japonais ou australiens qui

avec lui toute la petite communauté quenienne. Pour le pataphysicien verviétois l'heure de la retraite a sonné. Depuis le 1^{er} novembre il a quitté ses fonctions de bibliothécaire en chef et d'animateur du C.D.R.Q. (Centre de documentation Raymond Queneau). Ce départ n'a pas été fêté officiellement par les autorités communales. Bien au contraire, Blavier est plutôt parti par la petite porte. Le moins que l'on puisse, en effet, écrire c'est qu'il n'est guère heureux de la solution qui a été retenue pour le remplacer.

Le conseil communal de Verviers a nommé deux personnes pour assurer sa succession : un bibliothécaire et une responsable du Fonds Queneau. Si la désignation du premier ne fait aucun problème, il n'en va, en revanche, pas de même pour la seconde. Le choix de l'assemblée municipale verviétoise s'est porté sur une romaniste, spécialiste de la littérature médiévale qui, auparavant, travaillait au cabinet du ministre-président de la Communauté française, Philippe Monfil, où elle s'occupait de théâtre amateur.

André Blavier et ses amis posent donc la question de savoir si cette nomination n'a pas avant toute chose répondu à des impératifs politiques. « A l'issue de l'examen organisé par la Ville, le candidat classé en première position était Philippe Vandenberg, un romaniste liégeois qui

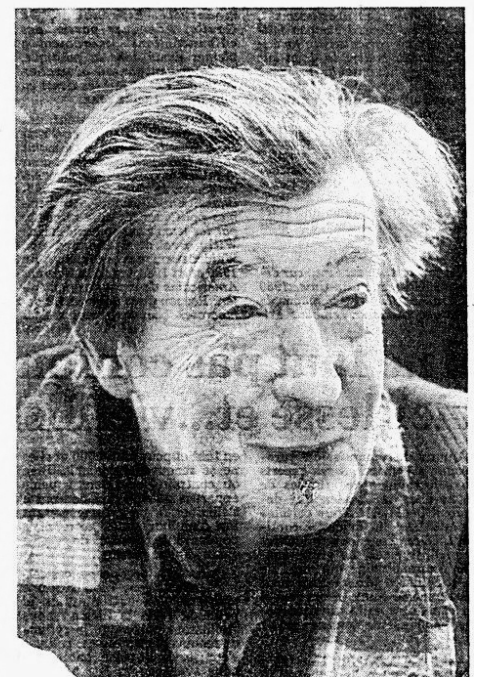
le puisse assurer le bon fonctionnement du C.D.R.Q.

Boycott ?

La nouvelle directrice du Fonds Queneau risque aussi d'être soumise à un boycott de la part des spécialistes belges et étrangers. C'est, en tout cas, ce qui ressort d'une lettre écrite par Claude Debon, professeur à la Sorbonne et responsable de l'édition de l'œuvre de Queneau dans la bibliothèque de « La Pléiade ».

« Elle laisse, en effet, clairement entendre que des villes comme Paris ou Limoges, qui disposent des locaux et des moyens financiers adéquats, pourraient prendre la relève et accueillir un nouveau Centre Queneau. S'ils n'ont pas confiance dans la nouvelle directrice, les spécialistes, les professeurs, les étudiants ne viendront sans doute plus consulter la documentation verviétoise. Ils n'alimenteront plus le Fonds de nouveaux documents. La croissance du C.D.R.Q. et donc sa survie, sont menacés. En outre, les Quéenniens pourraient décider de boycotter les colloques bienheureux organisés à Verviers », souligne André Blavier qui a écrit à ses amis un petit mot dans lequel il leur demande de lui envoyer, dorénavant, tous les documents relatifs à Queneau à son adresse personnelle.

L'ancien animateur, malgré sa mise à la retraite et sa déception, ne se désintéresse, en effet, pas de tout ce qui touche à l'œuvre du romancier, poète et pataphysicien français. C'est ainsi qu'il considéra, en décembre, un collo-



Atelier : Il écrit comiparl' (suite)

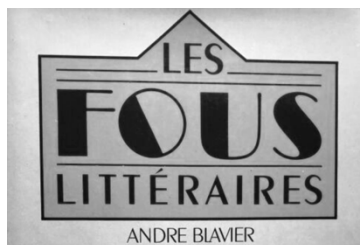
Déroulé de l'atelier

Il nous fallait bien deux ateliers pour arpenter les voyages dans la langue de Raymond Queneau.

Nous nous sommes donc obstinés, à la manière peut-être d'André Blavier, à chercher des croustillances si l'on peut dire, dans les mots transformés, dans l'expression savoureuse des langues argotiques, en nous appuyant tout contre quelques textes de Queneau comme en voyage on pourrait le faire contre un mur ou un arbre, en observant l'air de rien, la vie qui passe là, sur le trottoir, dans la rue, le village, la campagne.

Pour cela quelques consignes et écritures à deux ou trois nous ont emportés, mêlant les univers du moment, histoire de déjouer la grisaille d'un printemps qui n'en finit pas d'humidifier.

Et, cerise sur le gâteau, nous avons terminé par une biographie imaginée et recomposée de Raymond Queneau. Ils en ont probablement souris Raymond et André, de quelque part derrière les nuages.



Pistes de l'atelier :

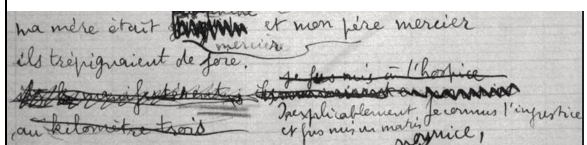
- On écrit avec des mots plutôt qu'avec des idées
- Les mots sont à nos pieds, il suffit de les ramasser
- Accumuler, proliférer, jusqu'à l'excès
- Ecrire, c'est réécrire (M. Duras)

Temps 5 : Réécriture

Après avoir exploré l'écriture quenienne dans plusieurs ouvrages et textes de Raymond Queneau, en avoir nommé quelques caractéristiques, nous nous y frottons.

En duo ou trios, nous choisissons un texte écrit la semaine précédente, et nous le réécrivons « à la mode quenienne ».

C'est joyeux, et en même temps, quelles seront nos audaces ? Comment allons-nous négocier avec la norme du sens, de la forme, d'un certain enchaînement des idées ?



Source

François Liénard avec la complicité de Valérie Peclow (Le carnet et les instants n°99 - 1977)

Chez André et Odette Blavier (sa dame), ça sent « la bonne odeur des guillemets », on n'est pas dans un musée (c'est pas très 'pata' le musée), ce n'est pas une collection non plus (ça fait timbre-poste), ni une mémoire (ça fait monument aux morts). C'est avant tout un lieu de rencontres, rencontres par œuvres interposées de personnages attachants, légendaires et/ou étonnants.

Cour sur fenêtre

Bernadette et Sandrine, mes meilleures amies, ont décidé de reconstruire le monde. démolir pour mieux reconstruire.

C'est un projet qui sent la quincaillerie et le vent.

Bernadette et Sandrine ne s'inspirent que de la nature, de ses quatre saisons et de ses temps mêlés.

Elles ont l'idée d'une maison arc-en-ciel faite de croisillons, de torcades et de divers étendardillons.

Rien que la liberté dans le geste et dans les pièces.

Bernadette et Sandrine d'un mouvement de baguette magique appellent le rayon vert.

- *Ilécritkomipar!* formule la première.

- *C'est un truc de ouf*, s'exclame la seconde.

Et paf ! ça éclate, ça éclabousse, voilà le patio !

Toutes les fenêtres qui y donnent auront des cours sur pied.

L'ambiance intérieure décidera de l'orientation.

Le violoncelle a besoin de sa pièce à schmilzique.

Les marionnettes, papier mâché, journal froissé, bras articulés, démarche patacollée forment un cercle autour du belvédère incurvé.



Bernadette et Sandrine, chaque deuxième jeudi du mois, monteront à la tour de guêt.

Les changements de saison contempleront les dents perdues des gallinacés.

- Quand les poules auront des dents, quand les poules auront des dents, c'est à ça qu'on les reconnaît.

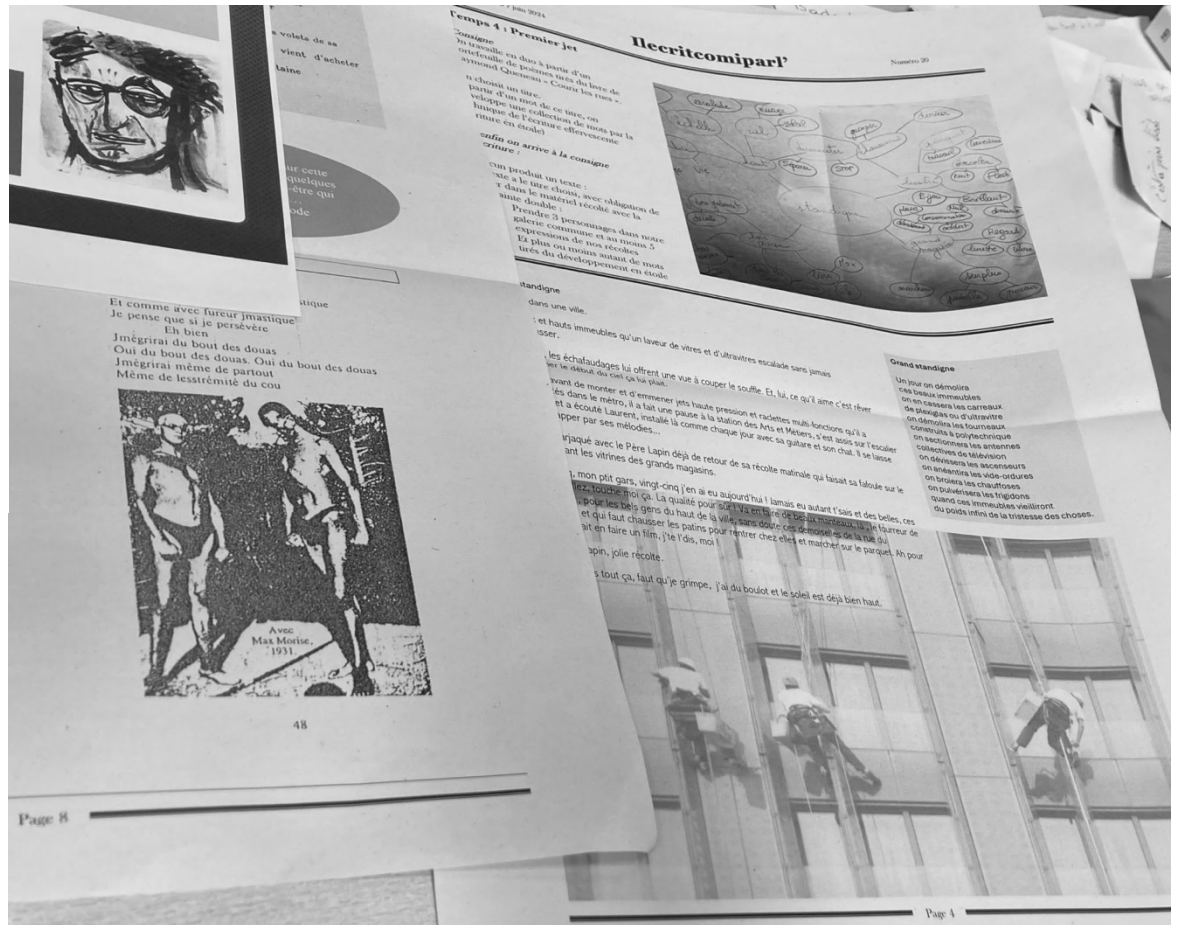
- Si j'les vois, j'les écrase ! J'va t'en donner des poules, moi !

Bernadette et Sandrine ont l'œil de l'artiste.

Elles ramassent la quincaillerie et le vent et dansent au son des marionnettes et aux gestes du violoncelle.

C'est un grand mélange farfouillis.

Jeanine et Camille



**Bien placés bien choisis
quelques mots font une poésie
les mots il suffit qu'on les aime
pour écrire un poème
on sait pas toujours ce qu'on dit
lorsque naît la poésie
faut ensuite rechercher le thème
pour intituler le poème
mais d'autres fois on pleure on rit
en écrivant la poésie
ça a toujours kékchose d'extrême
un poème**

Raymond Queneau
Instant Fatal - p. 210

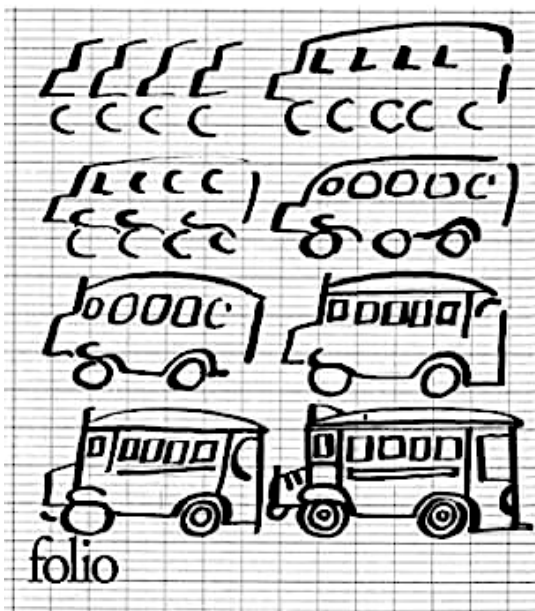


Grand Standigne
1950 – 5 juillet

Après la pluie du Nord, les vacances, truc de riches ?
Romain rentre du travail. Son cœur saouïe libre et chantérieur.
Ginette répare les valises de leur voyage de noces. Romain se plaint *Me branche pas sinon ça va partir en live, pourquoi savoir de quoi on aura besoin ?*
Écoute ma Ginette, on fait de l'impro, prends la grande castrolle et un chouia d'autres quincailles et ça l'fera.
Oui, qu'elle dit la Ginette, *goûtez-moi ça et j'vous emmerde si ça vous plaît pas !*
A ces mots, Romain se tape une de ces barres qu'il est fou dingue de sa meuf. Et les voici qui roulent et les voilà qui chantent à tue-tête... à la claire fontaine m'en...
Au Sud, le soleil n'est pas en grève. Ils quittent la Place Verte sous un ciel gris dans un froid humide que l'été a oublié pour les gonfler. Au point chaud de leur mi-tente au Sud du sud, ils vont s'aimer.
Sur la route, v'là qu'une deuch les double à toute berzingue, et v'là ti pas qu'les gosses par le toit ouvrant leur font des grimaces, cheveux au vent. *Oh !,* s'écrie Ginette, mi-amusée, mi-choquée... et si tant désolée quand quelques kilomètres plus loin elle voit la deux chevaux en panne sur le côté de la route. Elle sent que Romain va sortir un moquerie alors préventivement elle lui met une tape sèche sur la cuisse en le regardant en coin, mi-fâchée, mi-coquine. Tout à coup, monsieur a été coupé. Romain le wesh, Ginette sent la barre sous-entendue et s'en encaille allègrement.
Romain ralentit la voiture, s'arrête à hauteur de la bagnole en carafe et aborde le chauffeur énervé. Ginette est tendue, c'est pas une blindée et ça la gonfle que son mec se mêle de c'qu'il le r'garde pas. Mais Romain demande avec simplicité et empathie s'il peut aider. Cette considération calme le conducteur, ce qui détend par enchaînement sa femme et les enfants qui se refont une mine.
Ca va aller, merci. Ce sera vite réparé.
Bonnes vacances !
Bonnes vacances !
Oh mon Romain, qu'est-ce que j'taime toi !
Enfin arrivés ! Père Lapin les accueille : *Peau d'lapin à qui veut pour vivre en grand standigne.*
Le temps qui passe ne compte plus. Le regard de Ginette s'est arrêté sur une photo jaunie.
Elle se souvient, elle a chaud.

Michaël et Evelyne

Raymond Queneau
Exercices de style



*Je Suls ArRiVé Le MaTiN c'ÉtAit TrOp TaRd
iL Y aValt dE LA rOuLLe AuToUr dE l'ÉvLeR
IE pOIdS Du PoEIE pEsAiT sUr IE pArQuEt
Ça Se GoNdOLAiT mÊmE lEs TullEs iL éTaiT trOp tArd
jE n'AuRais Pu ReDrEsSer ToUt Ça mÊmE aVeC dEs
cAbEsTaNs DeS PoUliEs DeS oBjEtS dOnT jE nE
cOnNals PaS lE mOt QuI lEs DéSiGnE eT qUe Je Ne
SaUrAiS uTiLiSeR eFficAcEmEnT
lEsCHaMpiGnOnSpOuSsAiEnTsuRlAfAiEnCedElavaisSelle
lA vAiSseLle CrOuPiSsAiT dAnS lA pAilLe DeS fAuteUiLs
LeS fAuteUiLs s'eNdOrMaiEnt sUr lE poil DeS TènèBreS
leS tEnÈBres MâChaieNt le cHoUigNe GueuMme desMoRts
jE SuiS aRrIvE tRoP tArD c'ÉtAiT lE lEnDeMaIn.*

Les scouts piquent-niquent

Faut jamais se laisser démonter par un beau jour jour ensoleillé. Tamara la prof d'aïkido entend une voiture ture qui brole sur le pavés. Brrr. C'est Popol. Une rue plus loin, il barjave dans sa bédave. Fo l'sortir de là, tra la la, le déchromer de son bédó métallo pense Tamara. Viens donc, on va s'faire un'balade, gouter les 100 saveurs de la nature.

Les v'là partis avec Bomma Jeanne. Elle en connaît dézistories de nautre naturelle.

Et pendant que Tamara et Popol trafiquent dans les mûres, Jeanne prépare de quoi s'met' sous la dent.

Elle entend un chant venant de la forêt voisine, du style colonie d'vacances.

Ben voilà, c'est les scouts. Bien rangés comme les oignons, ki chantent ki chantent

Prom'nons nous dans les bois, pendant que...

Zon un bien gros sac ces p'tits-là se dit Jeanne. V'nez donc les gosses, v'nez manger un bout. K'esk'y a donc la d'dans ? Hum... pas que du manger, hein ?!

Jeanne leur chante otchoze. Ils entendent un chant avec carré blanc. Les gosses ouvrent grands les oreilles quand ça dit des choses de grand un peu chelou.

Salaud d'pauv' pensent les guides, quel langage de badachou !

On va leur faire des béou béou, ils f'ront moins leur fafoule.

Les scouts repartent à travers champs.

Avec Tamara Popol et Bomma.

Le soleil leur tape sur les godilles qui deviennent chaussures de plomb.

Le soir arrive. Il temps de dresser le camp. Les gosses cassent du bois à la ramasse.

Tamara et les chefs chantent ensemble pour finir. La joie c'est contagieux, et ça n'a pas d'classe quand c'est vrai.

Bomma fauche la marmite, l'odeur choufleure les narines

Ah ça t'es, un fameux chef Bomma disent les gosses, pour nous trouver un fameux coin pour bouffer à l'ombre. Autour du feu, ça raconte des histoires de ouf. Pour du spécial, c'est spécial. C'est pas du tapaloeil. Toute la forêt jacasse et les yeux zieutent goulument.

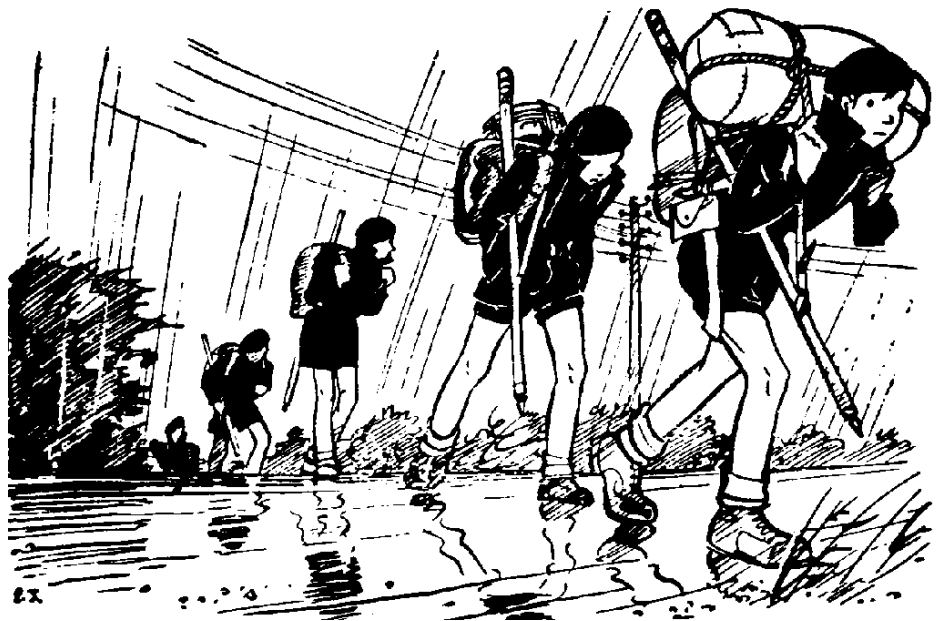
C'est du langage cuit, et ça creuse l'estomac.

Vincent, Anne-Marie et Pascale

Il pleut

Averse averse averse averse averse averse
 pluie & pluie & pluie ! pluie & pluie & pluie !
 gouttes d'eau gouttes d'eau gouttes d'eau gouttes d'eau
 parapluie & parapluie & parapluie & !
 parapluies d'eau parapluies d'eau de pluie
 capuchons pélerines et imperméables
 que la pluie est humide et que l'eau mouille et mouille
 mouille l'eau mouille l'eau mouille l'eau mouille l'eau
 et que c'est agréable agréable agréable
 d'avoir les pieds mouillés et les cheveux humides
 tout humides d'averse : et de pluie et de gouttes
 d'eau de pluie et d'averse et sans un parapluie
 pour protéger les pieds et les cheveux mouillés
 qui ne vont plus friser qui ne vont plus friser
 à cause de l'averse à cause de la pluie
 à cause de l'averse et des gouttes de pluie
 des gouttes d'eau de pluie et des gouttes d'averse
 cheveux désarçonnés cheveux sans parapluie.

Raymond Queneau



Temps 6 : Biographie imaginée de Raymond Queneau

Des photos de Raymond Queneau sont étalées chronologiquement. On circule autour des photos et on écrit sur de petits billets quelques bons mots qu'il aurait pu prononcer. On laisse là les billets.

Puis, chacun s'empare de deux ou trois photos et des billets qui vont avec, et écrit à la troisième personne le morceau de biographie correspondant. On prend soin de préciser son âge, et on s'appuie sur tout ce qu'on a pu découvrir de lui à travers ce qu'on a lu et écrit dans ses pas jusque-là.

RAYMOND QUENEAU

1903-1976

BIOGRAPHIE EN PHOTO



En ce jour de janvier 1903, le voilà tout au début du couloir de sa vie, bébé empouonné, endoré dans son cadre mouluré, installé sur un pouf molletonné et qui ne veut déjà pas lâcher son panier d'osier.

Regard doux et déterminé ; pour lui, ce n'est pas encore trop "dur,dur d'être un bébé".

Enfant unique d'une famille cossue, un peu bourgeoise, vivant dans un pavillon de banlieue avec jardin attenant, le petit Raymond se sent un peu seul.

Sa mère, pourtant, veille à ce qu'il ne manque de rien. Mais, coincée dans son jardinet, tenant fermement son sac à main et endimanchée chaque jour de la semaine, elle manque cruellement de fantaisie.

Raymond se calque sur elle, enfant sage et obéissant ; il attend.

Son enfance est douce mais Raymond affute son regard et selon ses dires, voit des choses qu'il voudrait bien coucher par écrit.

Son éducation catholique le maintient dans la tradition mais, lui, rêve d'inventer, d'imaginer.

"Plus tard, je parlerai de mon village, de mes parents, je décrirai les champs et puis surtout je voyagerai ... "

Jeanine



J'ai 20 ans, la fleur de l'âge et je m'fais beau, bon chic bon genre avec ce canotier.

Plaire aux filles me convient, j'les adore.

Oui, je suis déjanté, c'est mon style, j'avance en variations publicitaires.

Je n'ai pas l'habitude d'écrire une tragédie, un sonnet ou une ode mais il y a des règles, cela me gêne parfois mais je m'en sors.

Le voyage aussi quand je peux, pas mal ce pays d'Arabie mais je n'apprécie guère ces militaires habillés en Zwaves, ils s'imaginent que dans cette vaste combine, ils agissent comme ils le veulent, non, ça n'rigole pas !

Anne-Marie



Raymond Queneau a 40 ans et son inspiration est telle un équilibre vacillant.

Au début du jour, sa pensée est éblouissante.

Queneau évoquera ces moments éclairés comme "le siècle des Lumières" de sa vie.

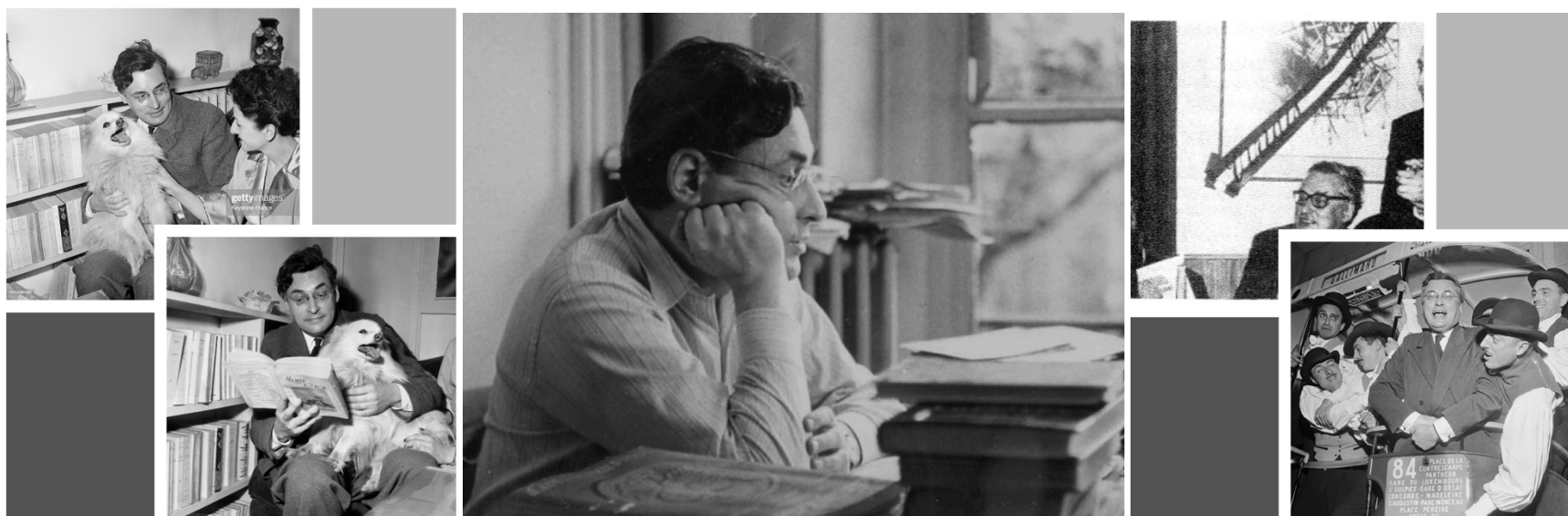
Mais au crépuscule, les fontaines ne chantent plus et les pages restent blanches.

La critique ludique aperçoit ce qu'il vise et la presse ne cesse d'écrire à son propos.

Raymond Queneau a beaucoup remis en question son travail après tant d'extrêmes. Plus tard, il donne une conférence au nord de Paris et débute son discours en lançant un "j'vous raconte".

Il y déclare être devenu "sérieux comme un pape" et clôture son intervention par une question laissant le public pantois : suis-je papa?" .

Camille



La quarantaine bien frappée, Queneau se fait moqueur, c'est la fin de la guerre et, nonchalant, sans avoir l'air d'y toucher, il fait la nique aux occupants en écrivant son recueil "Conseils aux touristes". C'est vers comme la rime, c'est vert comme le bois nouveau, c'est vers l'Ardenne que ça se passe. Ca coupe comme du verre, ça pique plus que l'as.

Il continue sur sa lancée dans l'après-guerre. Chaussé ou non de ses lunettes de grand myope, la démonomanie ne le quitte plus.

Ses textes bourdonnent et vibrent, on devine la profondeur des travaux souterrains qui l'ont mené à travers les enfers à exprimer ses indignations.

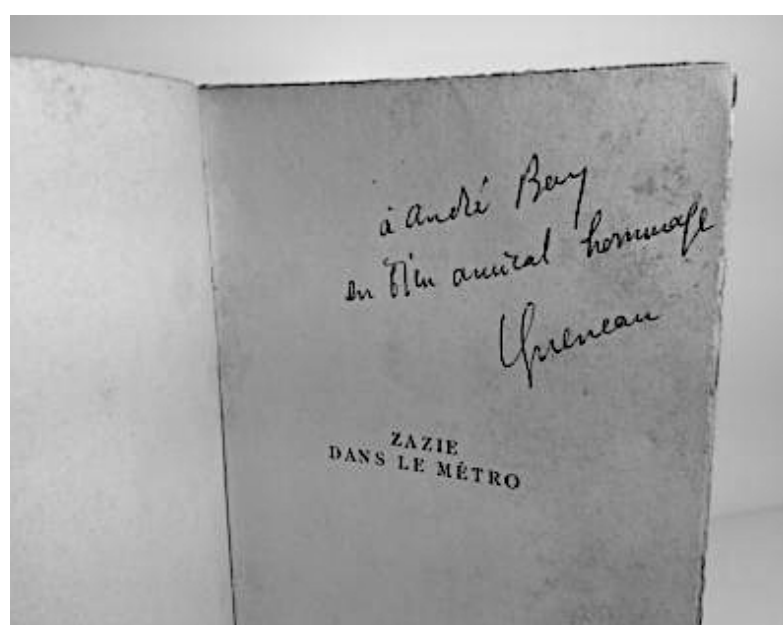
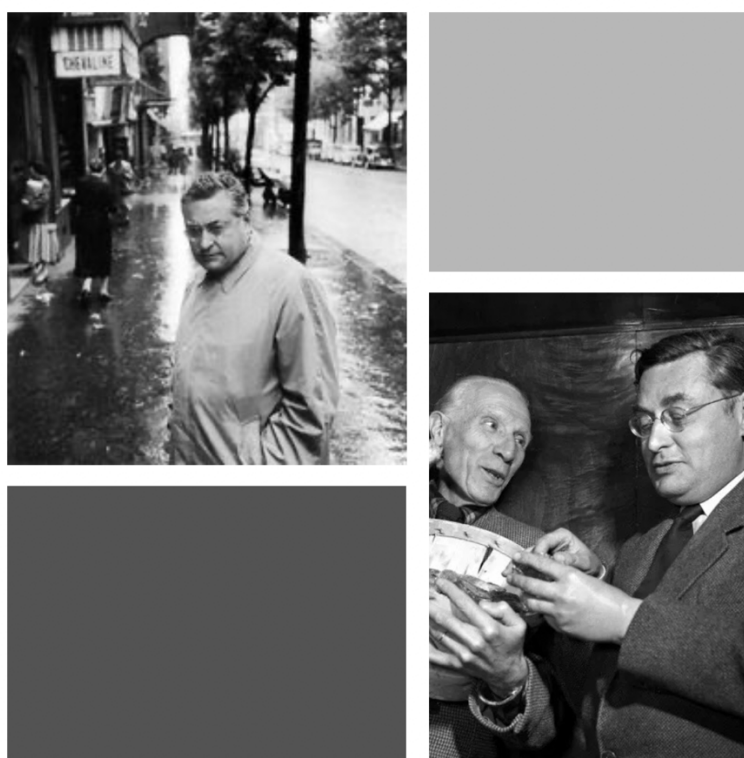
On le retrouve tendre, en mai 68. Il observe la révolution avec intérêt mais aussi avec un certain recul.

Il est très complice avec sa femme, je t'aime moi non plus.

Il s'amuse de son chien fofou.

Il écrit, il écrit, il ne s'arrêtera jamais.

Michaël





Raymond approche la septantaine.

Il garde son regard triste et son sourire moqueur. Ce qui continue de le faire jubiler sont les réunions avec ses complices optimistes.

Il y a encore trop d'hommes la d'dans aurait dit-craché Zazie dans un' entr'ouverture de porte.

Mais Raymond y est avec sa femme, lui.

Et ça rit, ça rit joyeusement. Ils aiment bien se donner des prix pour rire, avec des étoiles comme les maires et les mairesses, mais au fond ils s'en moquent.

Raymond aime se balader dans le Paris des paroles, avec sa femme et sa petite chienne qui ne le quitte jamais.

Quand il n'écrit pas, dans ses vieux jours, il peint, et même pas mal.

Raymond s'est brossé le portrait, toujours le même, comme s'il y avait une erreur judiciaire entre les yeux et le sourire en coin.

Enfin...

Raymond n'est pas très causant. Toute sa vie c'est dans les mots qu'il trouve la parole qu'il aura cherchée à la manière d'un détective, interrogateur, derrière ses lunettes à grosses branches et la main sur le menton, appuyé sur son bureau, pensif.

Puis il est parti un jour s'ennuyer hauprès de la Fontaine, où même tous les parfums de l'Arabie ne sauront nous ramener les sensations des mots comme savait le faire Raymond Queneau.

Pascale

Le voyageur

Je marcherai longtemps sur la route immobile
sans me faire de bile en marchant très longtemps
j'arriverai peut-être aux portes de la ville
en restant immobile et pourtant en marchant

M'arrêtant un peu las aux portes de la ville
je regarderai lors les murailles longtemps
avant de me risquer dans ses rues infertiles
où m'attendent geignards ses rusés commerçants

Dans un hôtel miteux je nettoierai mes bottes
dans un snack incertain je mangerai du pain
puis je me coucherai en attendant les aubes
en rêvant de ces pas qui ont fait mon chemin

Sans marcher plus longtemps me tenant immobile
sans me faire de bile éveillé ou dormant
je quitterai peut-être une certaine ville
où j'allai un beau jour immobile restant

Sur l'horizon plaintif jetant un dernier souffle
j'éteins la calebombe et son ultime lueur
je n'ai jamais bougé Tout être se boursoufle
lorsqu'il veut s'agiter au-delà de sa peur

Handwritten notes on the left side of the collage:
l'avenir) mais réduites à leur pure possibilité! — tout ceci d'origine...
le tableau
de « métaphysique ».
car malgré
l'œuvre de Marchand,
à ce seul aspect.
le s'établit, et Marchand
Provençale dans le...
peinture, tout cela
mais ce qui doit...
d'ailleurs, ni sur nature
distribue à travers...
etamide des tas de...
qui jusqu'à présent...

Text from newspaper clipping:
AMOUR, LA P...
par Raymond QUENEAU
ce qu'on dit de...
était bien surpris...
un point de...
de cohésion (le tas),
s'explique essentielle et sa...
humaines (dans le geste ou dans...
Le voyageur

Text from handwritten notes on the right side of the collage:
peintre jouisse d'une plus
liberté que le poète (thèse
ster) dans l'élaboration de
entraîne naturellement qu'il
plus déconcerter au pre-
Les signes qu'il emploie
uniquement graphiques, mais
olores. Pourquoi dans telle
« esienne » au visage vert, de
semble-t-il pastis (avec deux
ants pour le visage et pour le
voit les lèvres, qui sont grises,
int de vie et d'airait ?
à ce bouleversement de l'arc-en-
quoi ce dépaysement sensible.
it-ils chez le « voyageur » ce
que ne sauraient évoquer que
alités les plus charnelles ? Sans
si-ce parce que cela est vrai,
e lui, Marchand, le peintre, vrai
ni X., qui regarde, vrai pour
Arlesienne, la femme. Et d'une
qui, comme toute vérité, ne se
pas, d'une vérité agressive et
hante.
chaque peintre, m'écrit un jour
and, doit dire la vérité avec
ce ».

Je naquis au Havre un vingt et un février
 en mil neuf cent et trois.
 Ma mère était mercière et mon père mercier :
 ils trépignaient de joie.
 Inexplicablement je connus l'injustice
 et fus mis un matin
 chez une femme avide et bête, une nourrice,
 qui me tendit son sein.
 De cette outre de lait j'ai de la peine à croire
 que j'en tirais festin
 en pressant de ma lèvre une sorte de poire,
 organe féminin.

Je naquis au Havre...

Chêne et chien 1935-1937)

Et lorsque j'eus atteint cet âge respectable
 vingt-cinq ou vingt-six mois,
 repris par mes parents, je m'assis à leur table
 héritier, fils et roi
 d'un domaine excessif où de très déchus anges
 sanglés dans des corsets
 et des démons soufreux jetaient dans les vidanges
 des oiseaux empaillés,
 où des fleurs de métal de papier ou de bure
 poussaient dans les tiroirs
 en bouquets déjà prêts à orner des galures,
 spectacle horrible à voir.
 Mon père débitait des toises de soieries,
 des tonnes de boutons,
 des kilogs d'extrafort et de rubanneries
 rangés sur des rayons.
 Quelques filles l'aidaient dans sa fade besogne
 en coupant des coupons
 et grimpaient à l'échelle avec nulle vergogne,
 en montrant leurs jupons.
 Ma pauvre mère avait une âme musicienne
 et jouait du piano;
 on vendait des bibis et de la valencienne
 au bruit de ses morceaux.
 Jeanne Henriette Évodie envahissaient la cave
 cherchant le pétrolin,
 sorte de sable huileux avec lequel on lave
 le sol du magasin.
 J'aidais à balayer cette matière infecte
 on baissait les volets,
 à cheval sur un banc je criais « à perpette »
 (comprendre : éternité).
 Ainsi je grandissais parmi ces demoiselles
 en renflant leur sueur
 qui fruit de leur travail perlait à leurs aisselles :
 je n'eus jamais de soeur.
 Fils unique, exempleu du déclin de la France,
 je suçais des bonbons
 pendant que mes parents aux prospères finances
 accumulaient des bons
 de Panama, du trois pour cent, de l'Emprunt russe
 et du Crédit Foncier,
 préparant des revers conséquences de l'U.R.S.S.
 et du quat'sous-papier.
 Mon cousin plus âgé barbotait dans la caisse
 avecque mon concours
 et dans le personnel choisissait ses maîtresses,
 ce que je sus le jour
 où, devenu pubère, on m'apprit la morale
 et les bonnes façons;
 je respectai toujours cette loi familiale
 et connus les boxons.



Mais je dois revenir quelque peu en arrière :
 je suis toujours enfant,
 je dessine avec soin de longs chemins de fer,
 et des bateaux dansant
 sur la vague accentuée ainsi qu'un vol de mouettes
 autour du sémaphore,
 et des châteaux carrés munis de leur girouette,
 des soldats et des forts,
 (témoins incontestés de mon militarisme
 - la revanche s'approche
 et je n'ai que cinq ans) des bonshommes qu'un prisme
 sous mes doigts effiloche,
 que je reconnais, mais que les autres croient être
 de minces araignées.
 À l'école on apprend bâtons, chiffres et lettres
 en se curant le nez.